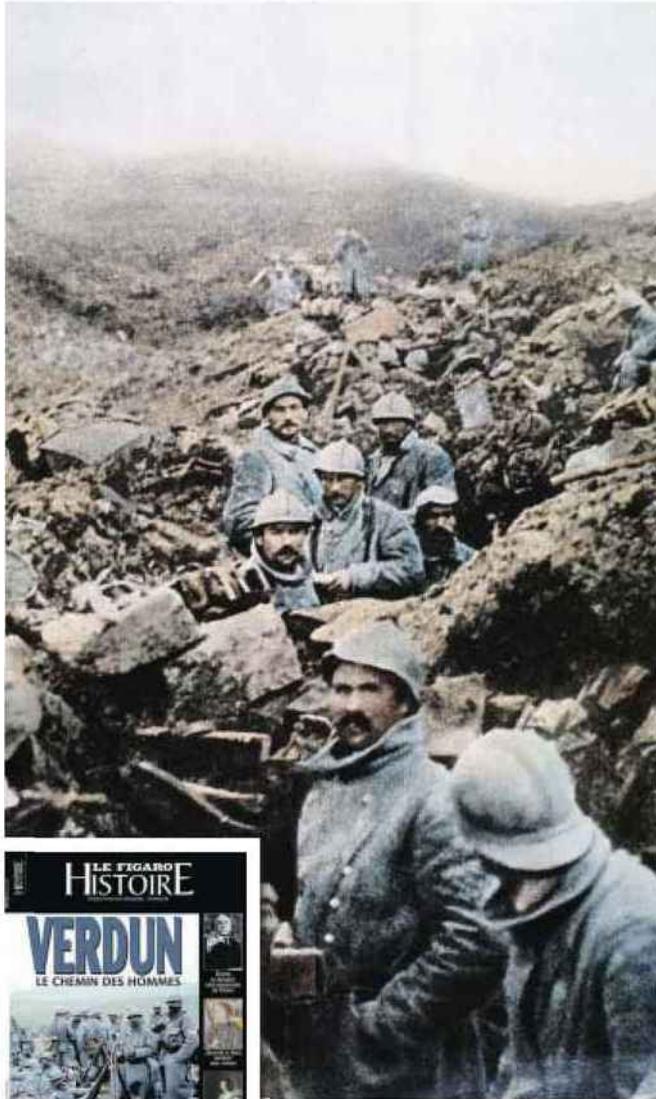




21 février 1916 : il y a cent ans, Verdun plongeait dans l'enfer



RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER



Un numéro spécial
en vente actuellement
en kiosque et sur
www.figarostore.fr

A l'occasion de la réouverture ce dimanche du Mémorial de Verdun agrandi et rénové, *Le Figaro* revient sur les traces des poilus qui, durant 300 jours, combattirent courageusement dans la Meuse.

Un siècle plus tard, nos reporters sont allés à la rencontre des gardiens des villages martyrs, qui cultivent la mémoire de ces lieux hantés.



REPORTAGE

CHAMPS LIBRES

Verdun, champ de bataille, champ de mémoire



FRANÇOIS BOUCHON / LE FIGARO

En juin 1916, le fort de Vaux, près de Verdun, subit le pilonnage de l'artillerie allemande pendant plusieurs jours avant que la garnison, conduite par le commandant Raynal, ne se rende au terme d'une résistance désespérée.

Adrien Jaulmes
ajaulmes@lefigaro.fr

Envoyé spécial à Verdun

D'après les mémoires de ceux qui ont pris part à la bataille, la boue de Verdun a une consistance semblable à aucune autre. Retourné, martelé, réduit en fine poussière par le pilonnage d'artillerie, mélangé à des excréments et des cadavres en putréfaction, le sol de Verdun est à l'époque un magma gluant dans lequel s'enfoncent hommes et matériels. Cent ans plus tard, même si le terrain ne ressemble plus à « *la peau humide d'un monstrueux crapaud* », selon la description d'un aviateur de l'époque, mieux vaut se munir d'une bonne paire de bottes pour visiter les lieux.

Les collines qui surplombent Verdun de part et d'autre de la vallée de la Meuse, où se déroulent les combats de février à décembre 1916, donnent l'impression d'appartenir à un autre monde. À la différence d'autres champs de bataille de la Première Guerre mondiale, comme la Somme, la Champagne ou les Flandres, celui de Verdun n'a été ni reconstruit ni cultivé. Classé en zone rouge inconstructible, l'endroit est resté à part, comme préservé par un maléfice. Le sol frappe d'abord par son aspect. Pas un mètre carré qui n'ait été profondément creusé par les obus, dont les cratères en partie comblés grèlent le sol entre les sapins. Une mousse d'un vert électrique ajoute à l'impression irréaliste des lieux. Parfois, on tombe sur la cicatrice profonde d'une tranchée qui zigzagait dans la forêt. Et là, dans un silence inquiétant, on a soudain le sentiment étrange de n'être pas tout à fait seul, comme si l'on sentait la présence des dizaines de milliers de morts qui reposent encore là où ils sont tombés.

Quarante obus par minute

Le bois des Caures est l'endroit où commence la bataille, le 21 février 1916. À un carrefour dans la forêt, un monument de pierre s'élève à la mémoire du colonel Émile Driant et de ses deux bataillons de réservistes, qui sont en première ligne ce jour-là face à l'attaque allemande. Quarante obus par minute en moyenne s'abattent sur leurs positions, en tout dix mille tonnes de projectiles. Pourtant, quand le pilonnage cesse et que les Allemands passent à l'attaque, avec une arme nouvelle et terrifiante, le lance-flammes, les survivants du bombardement les accueillent par des tirs nourris. Au bout d'un sentier se trouve encore l'abri de Driant, longue construction de béton à demi enterrée et à moitié inondée, entourée de stèles reliées par des chaînes. Catholique fervent, militaire, gendre du général Boulanger, Driant serait dénoncé aujourd'hui comme un dangereux néo-réac. Elu de Nancy, il ulcère le commandement en chef par ses rapports alarmistes sur l'impréparation du front à Verdun envoyés directement au gouvernement. Driant est aussi un auteur à succès de romans de politique-fiction et de guerres imaginaires, qu'il publie à la chaîne sous le pseudonyme pas très difficile à percer de Capitaine Danrit. Il imagine une invasion musulmane de l'Europe, arrêtée in extremis devant Paris, l'évasion de Napoléon de Sainte-Hélène en sous-marin et des romans d'anticipation dans lesquels revient, lancinante, la

Cent ans après le choc entre Français et Allemands, le champ de bataille a conservé une atmosphère particulière, comme si l'on sentait encore la présence des soldats tombés sur les lieux. Dans la végétation apparaissent le sol tourmenté et les vestiges des forts autour desquels s'est livré l'essentiel des combats.



RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

Avec deux bataillons de réservistes, le colonel Émile Driant est en première ligne, le 21 février 1916, face à l'attaque allemande. Il sera tué d'une balle dans la tête après une défense héroïque au Bois des Caures

crainte de l'invasion étrangère. Driant appartient à une espèce disparue : celle de l'intellectuel doublé d'un homme d'action. Quand l'invasion devient une réalité, il est en première ligne pour l'arrêter. Driant est tué d'une balle dans la tête, mais les quelques jours de retard qu'il inflige aux Allemands sont cruciaux, et permettent de rétablir in extremis la situation.

L'autre endroit où l'on ressent le plus l'atmosphère particulière de Verdun est aussi le plus connu : le fort de Douaumont. Clef de la défense de Verdun, le fort est pris par les Allemands au tout début de leur offensive, le 25 février 1916, à la suite d'une invraisemblable négligence française. D'abord privé de ses canons et de sa garnison par Joffre, qui ne croit plus aux fortifications, Douaumont n'est même pas défendu. Une escouade de sapeurs brandebourgeois s'en empare sans tirer un seul coup de feu, et fait prisonnière la petite garnison. Les tentatives pour reprendre Douaumont, devenu un bastion allemand pendant toute la bataille, échouent les uns après les autres. Un certain capitaine de Gaulle est blessé tout près pendant l'un de ces assauts, et fait prisonnier. Ce n'est qu'à la fin de la bataille, le 24 novembre 1916, que les Français parviennent à reprendre le fort, pilonné par des canons de 400 mm jusqu'à ce que les Allemands l'évacuent. Sous la pluie battante, les restes de cette forteresse sont impressionnants. Grosse masse de pierre noire à moitié enfouie dans un sol de gazon vert encore criblé par les obus, comme par une acné particulièrement virulente, le fort a l'aspect d'un vaste tombeau antique. À l'intérieur, l'ambiance est oppressante. L'eau qui s'égoutte des plafonds le long de minces stalactites blanchâtres plique et ploque de façon sinistre et, malgré l'éclairage électrique, le dédale des couloirs, les puits de communication avec leurs échelons de fer, les tourelles rétractables qui permettaient de tirer comme les canons d'un cuirassé terrestre, restent pleins de recoins inquiétants.

Deux démineurs travaillent seuls sur le site, fermé au public ces derniers mois. David Kuster et Lionel Clément, anciens Nedex, spécialistes militaires des explosifs, sont chargés de la dépollution du terrain avant des travaux d'aménagement de l'entrée du fort. « On a bossé dans pas mal de sites et d'anciens champs de bataille, disent-ils, mais Douaumont est vraiment particulier. Comme si ce qui s'était passé ici continuait à imprégner l'atmosphère. Le sol est tellement rempli de ferraille qu'on ne peut même pas utiliser de détecteur de métal. On retrouve évidemment des obus, parfois non explosés, à l'époque entre 10 % et 30 % des projectiles n'explosaient pas, mais aussi des corps. Il y en a partout, on marche sur un vaste cimetière. »

Les restes inidentifiables de 130 000 soldats inconnus, Français et Allemands tombés à Verdun, ont été rassemblés dans l'ossuaire voisin de Douaumont. Surmonté d'une tour semblable à un sémaphore, le long bâtiment de pierre blanche est un lieu poignant. Sous la crypte, de petites lucarnes permettent de voir depuis l'extérieur, alignées comme dans des catacombes



bes, des piles d'ossements humains, crânes, humérus et tibias allant du blanc au jaune, soigneusement empilés comme du bois de chauffage. Les restes de 70 000 à 80 000 autres soldats sont encore ensevelis sur le champ de bataille. Sur le gazon vert en contrebas sont alignées les 16 000 croix blanches des tombes individuelles, avec leurs prénoms d'il y a un siècle : Marius, Mathurin, Camille, Martial, Augustin, Gustave, Théophile, Gaston, Eugène, Jules, Alphonse, Léon...

À côté de l'ossuaire, L'Abri du Pèlerin est un restaurant où le temps semble s'être arrêté autour de 1957. Un poêle à bois irradie une bonne chaleur. Des visiteurs transis cassent la croûte, et des chasseurs de retour de battue boivent une goutte de gnôle dans leurs tenues orange fluorescentes. Deux passionnés en uniformes de campagne français de 1916, avec bandes molletières et pantalons de flanelle bleu horizon, commandent un chocolat chaud. La gérante, M^{me} Sylvaine Vaudron, est aussi maire de la commune de Douaumont, six habitants (dont elle-même). Le bureau de la mairie est une pièce à l'arrière du restaurant. « C'est sûr que c'est un endroit spécial, ici. On vit entourés par l'Histoire. »

Des collines comme un volcan en éruption

De l'autre côté de la Meuse, les deux collines de la Cote 304 et du Mort-Homme, la bien nommée, ont aussi gardé les traces des combats qui s'y livrent quand les Allemands tentent de s'en emparer. La fumée des bombardements monte jusqu'à 800 mètres d'altitude, et les témoins décrivent les collines comme un volcan en éruption pendant des jours et des nuits. La Cote 304 aurait perdu sept mètres d'altitude du fait des pilonnages incessants. Un obélisque célèbre le courage des défenseurs. Au Mort-Homme, c'est la statue d'un squelette, sinistre, avec la curieuse légende : « Ils n'ont pas passé. » Rive droite, la bataille se livre encore autour des forts, qui ont retrouvé leur rôle de digues. Au bout d'un chemin détrempe apparaissent les restes du fort de Vaux, plus petit mais presque aussi massacré que Douaumont. La garnison cette fois ne s'est pas laissé surprendre. Écrasés sous les obus, les Allemands sur le toit, enfermés dans le noir à l'intérieur, rendus fous par la soif, les défenseurs ne se rendent qu'après une résistance désespérée le 7 juin avec les honneurs. Le chef de la petite garnison, le commandant Raynal, devient le troisième héros de Verdun, avec le commandant Driant et le général Pétain.

Après la chute de Vaux, c'est au tour du fort de Souville, le dernier ouvrage fortifié qui se dresse au début de l'été entre les Allemands et Verdun. Ses vestiges sont plus difficiles à trouver et ont été recouverts par la forêt comme ceux d'un temple disparu. Souville est le lieu où la bataille se joue encore une fois le 12 juin 1916. Précédés par un bombardement chimique au phosgène, les Allemands parviennent presque à enfoncer les lignes françaises. Le 23 juillet, ils sont sur le toit du fort, en vue de Verdun. Ils n'iront pas plus loin, et seront repoussés, cette fois pour de bon. Cent ans après la bataille, ces bois et ces collines détrempees ont conservé, comme des morceaux de brume, le souvenir de la dernière victoire française. ■